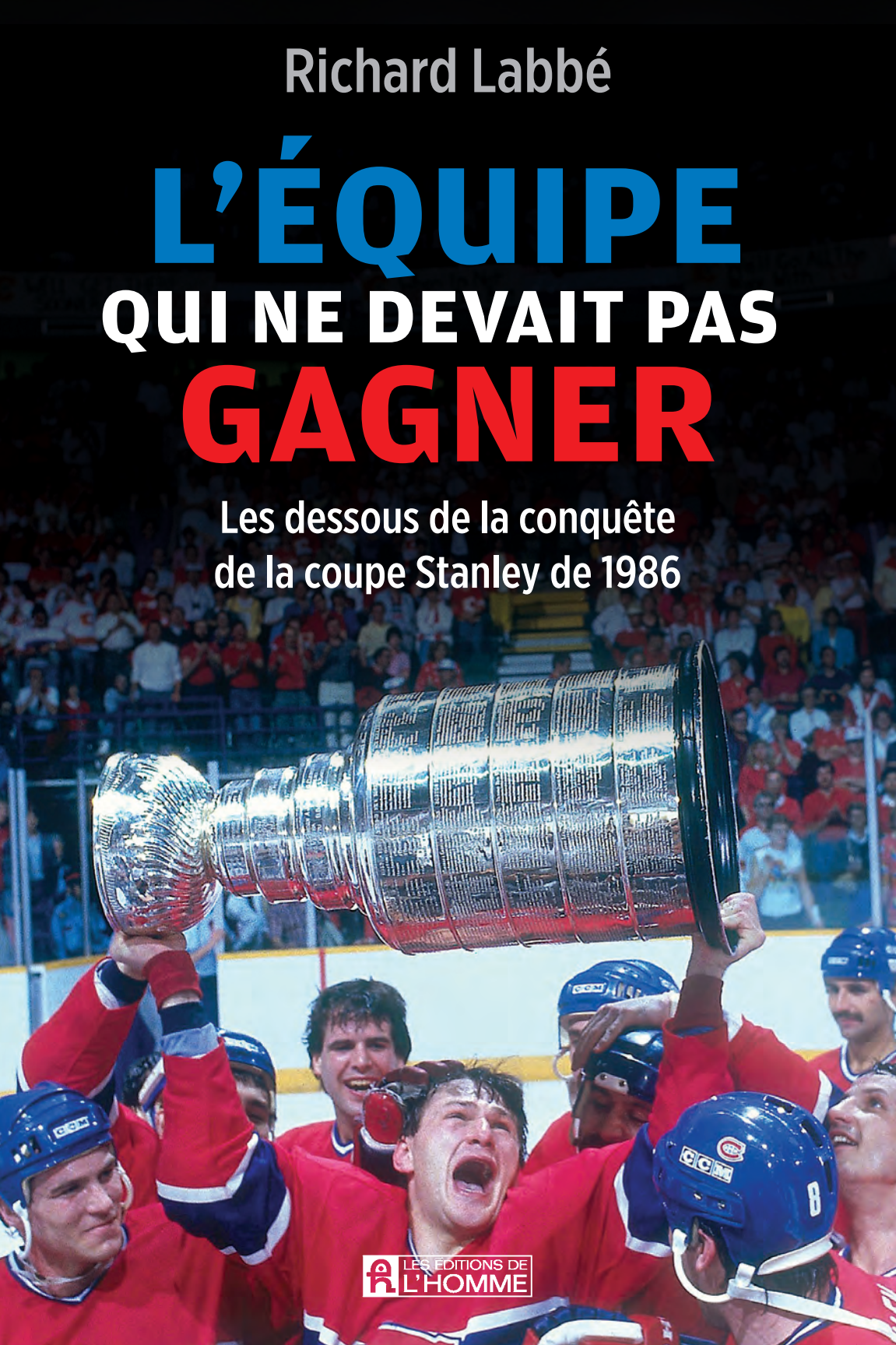
Richard Labbé

L'ÉQUIPE QUI NE DEVAIT PAS GAGNER

Les dessous de la conquête de la coupe Stanley de 1986



LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Richard Labbé

L'ÉQUIPE QUI NE DEVAIT PAS GAGNER

Les dessous de la conquête de la coupe Stanley de 1986

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une société de Québecor Média

Édition : François Couture
Infographie : Andréa Joseph
Révision : Brigitte Lépine
Correction : Joëlle Bouchard

Crédits photographiques :
Légende : (h) haut, (b) bas
Allsport/Getty Images : p. 1 (b), 5 (h), 7 (b)
Bruce Bennett Studios/Getty Images :
p. 1 (h), 3, 4, 6, 7 (h)
Denis Brodeur/NHLI/Getty Images : p. 2
Heinz Kluetmeier/Sports Illustrated/Getty Images :
p. 5 (b)
Pierre Roussel, Agence Québec Presse : p. 8

Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*
Téléphone : 450-640-1237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays :
INTERFORUM editis
Téléphone : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone : 33 (0) 2 38 32 71 00
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse :
INTERFORUM editis SUISSE
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
Commandes :
Téléphone : 41 (0) 26 467 53 33
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg :
INTERFORUM BENELUX S.A.
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

09-16

Imprimé au Canada

© 2016, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-4716-9

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.

Conseil des Arts du Canada | Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada | Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

À Annie, Zack et William

PROLOGUE

La lance

Chris Nilan était furieux. Une première période assez intense et physiquement éprouvante venait de se terminer. Il avait tout donné pendant cette période du premier match des séries contre les Bruins de Boston, au Forum de Montréal, devant 16 409 partisans nerveux. Il fallait bien que quelqu'un donne le ton, que quelqu'un s'impose pour rappeler à ces Bruins tant détestés qu'ils n'étaient pas chez eux. C'est ce que Chris Nilan avait voulu faire. C'était son rôle, après tout.

Mais quand Jean Perron est arrivé dans le vestiaire au terme de cette première période difficile, ce n'était pas pour offrir des félicitations à qui que ce soit, et surtout pas à Chris Nilan. « La cr… de discipline, c'est pour tout le monde, et c'est pour toi aussi, Chris Nilan ! » avait hurlé le coach avant de tourner les talons.

C'est à ce moment précis que Nilan a cru que c'était une bonne idée de lancer son bâton en direction du coach.

« Il m'a probablement dit ça pendant que je ne l'écoutais pas, comme d'habitude, explique Nilan. Je ne me souviens pas de cet incident, mais je sais que j'ai dépassé les limites à quelques occasions. Les Bruins avaient dans leur équipe au moins cinq bagarreurs. C'était assez intense pour moi quand on devait jouer contre eux et ce n'était pas Perron qui allait me dire comment faire mon travail. »

Jean Perron et Chris Nilan étaient du genre à exploser à tout moment. Et puis, entre ces deux-là, ce n'était certes pas le premier accrochage. Ni le dernier.

« Oui, il y avait un froid entre Jean Perron et moi, reconnaît Nilan sans hésiter. Ça a fini par me coûter mon poste avec l'équipe, puisque j'ai été échangé aux Rangers de New York en 1988. Il faut me traiter avec respect ; sinon, eh bien, tu peux aller te faire foutre. Je suis comme ça. Je n'avais jamais laissé personne me manquer de respect de toute ma vie, et là, Jean Perron ne me respectait pas. »

Craig Ludwig, qui était assis juste à côté de la porte du vestiaire, voit encore le bâton de Nilan qui vole dans les airs, « un peu comme une lance », précise le gros défenseur, qui n'était pas surpris outre mesure par cette réaction peut-être un peu excessive de son coéquipier : « Chris n'avait pas atteint Jean, mais il avait la mèche courte, tout le monde était au courant. J'imagine que Jean l'avait pointé du doigt devant nous parce qu'il voulait nous fouetter. On aimait tous Chris, il était un frère pour nous, et Jean savait très bien qu'en agissant ainsi, devant tout le monde, il allait nous faire réagir. Tous les entraîneurs ont une façon de passer un message et certains choisissent de s'en prendre à des joueurs vedettes ou à des joueurs qui sont très populaires dans le vestiaire. Je dirais qu'il fallait des couilles pour s'attaquer à un des vétérans de l'équipe, d'autant plus que Bob Gainey était juste là, assis tout près. Bob aurait pu choisir de se retourner contre Jean à ce moment-là. »

Mais ça, c'était bien le Jean Perron de 1985-1986 : toujours prêt à prendre des risques, toujours prêt à choisir

la porte la plus audacieuse, sans trop savoir ce qui se trouve derrière. Le pire, c'est qu'il faisait souvent le bon choix.

« Jean savait très bien sur quels boutons il devait appuyer avec nous, enchaîne Craig Ludwig, mais si Chris l'avait vraiment voulu, il aurait poursuivi Jean jusqu'à son bureau pour lui foutre une raclée. Et personne n'aurait été surpris ! »

Brian Skrudland, lui, assiste en silence à la scène, dans son coin du vestiaire. En joueur recrue, il n'allait quand même pas se lever et intervenir. Comme Ludwig, il se dit que le coach cherche un moyen, n'importe lequel, pour motiver ses troupes. « Parce que quand Chris se mettait en colère, ça avait un impact immédiat sur le reste du groupe », tient à rappeler l'attaquant.

C'est à cet instant que Bob Gainey choisit de prendre la parole. Le capitaine ne parlait pas souvent ; les grands discours pour tout et pour rien, ce n'était pas son genre. Mais quand il le faisait, on l'écoutait.

« Jean a fini par sortir du vestiaire et Bob s'est levé, raconte Ludwig. Il est allé fermer la porte et il a dit : "Que le coach aille se faire foutre ! Que n'importe qui à l'extérieur de ce vestiaire aille se faire foutre ! Tout ça nous appartient, c'est notre équipe à nous." Quand Bob s'est levé, ça a permis de rallier les troupes. »

C'est dans cette ambiance tendue au possible que les joueurs du Canadien s'accrochaient face aux Bruins, qu'ils avaient devancés par un seul point au classement de la division Adams cette année-là. Perron n'était pas content. Nilan n'était pas content. Bob Gainey n'était pas content. Bref, personne n'était content.

Pourtant, à peine quelques jours auparavant, c'était un Canadien à la fois confiant, détendu et bien préparé qui attendait le début des séries dans un coin perdu de l'île Charron, juste au sud de Montréal. En prévision des séries, Jean Perron et la direction de l'équipe avaient voulu couper les joueurs du reste de la civilisation, et ils avaient choisi de le faire en enfermant tout ce beau monde dans un hôtel pratiquement abandonné, situé dans un champ en bordure de l'autoroute 20.

Ce n'était pas à confondre avec le confort d'un cinq-étoiles à New York ou à Chicago, on s'entend. En fait, l'hôtel en question était planté dans un coin de banlieue tellement désert que les joueurs lui avaient trouvé un joli surnom : Alcatraz.

Une fois tous les membres de la délégation montréalaise bien installés dans ce bled sans intérêt, la préparation en vue de la série contre Boston allait essentiellement se faire toute seule. Du moins, c'est ce que la direction et Jean Perron espéraient : « On avait passé quatre jours à l'hôtel de l'île Charron, à se préparer et à s'entraîner. Puis, on arrive en première période et c'est tout croche ! Les Bruins sont seuls sur la glace, ils font ce qu'ils veulent… sur notre patinoire en plus ! Au premier entracte, dans le vestiaire, Bob Gainey était dans tous ses états – et moi aussi. J'ai rappelé aux gars que pendant quatre jours, on avait tenu des *meetings*, on s'était entraînés, tout était clair, mais là, il n'y avait plus de discipline. Tous les attaquants prolongeaient leurs présences sur la glace. Au lieu de 50 secondes comme c'était prévu, c'était maintenant une minute, une minute dix. On avait une stratégie contre leur défenseur Raymond Bourque, mais

plus personne ne la respectait. Je pointais rarement un joueur du doigt devant tout le monde, mais cette fois-là, je l'ai fait. »

Et c'est là que le bâton prit son envol.

Pour la plupart des équipes, c'est sans doute à ce moment, dans ce vestiaire un peu trop tendu, que le navire aurait commencé à couler. Personne n'aurait été surpris : après tout, le Canadien de 1985-1986, c'était un coach recrue, un ménage à trois compliqué entre les gardiens, des blessures importantes à des vétérans tout au long de la saison, des joueurs qui aimaient faire la fête et huit joueurs recrues qui avaient été retenus avec l'équipe au moment d'amorcer la saison, en octobre.

Le Canadien de 1985-1986, c'est aussi ces personnages que l'on reconnaît à leur seul prénom. Patrick. Larry. Claude. Et Stéphane, qui, pour des raisons d'inspiration, avait pris l'habitude de se faire lire des passages de la Bible par un des vétérans de l'équipe dans le vestiaire…

Sans oublier, bien évidemment, Jean Perron, un entraîneur qui était détesté par une majorité de joueurs, au point où le directeur général Serge Savard avait dû tenir une réunion d'urgence avec ses vétérans en fin de saison pour tenter de remettre le train sur les rails.

Le Canadien de 1985-1986, c'est aussi un club de 87 points, détail d'importance qu'on ne peut négliger dans la suite de cette histoire au scénario hollywoodien. Depuis l'expansion de 1967, quand la Ligue nationale de hockey avait choisi de gonfler ses rangs de 6 à 12 clubs, aucune équipe avant celle-ci n'avait jamais pu remporter la coupe Stanley en récoltant un aussi petit total de points en une saison. Aucune.

Autrement dit, avant 1985-1986, des champions de la coupe Stanley avec seulement 87 points au compteur, ça n'existait pas.

C'est donc un genre de petit miracle qui se produit au terme de quelques minutes explosives ce soir-là dans le vestiaire du Canadien au Forum. « Après ça, les gars se sont mis à jouer », explique Jean Perron.

Moins de deux mois plus tard, ils allaient tous se retrouver dans un autre vestiaire, à Calgary, à boire du champagne et de la bière à même la coupe Stanley.

SEPTEMBRE

Le fils de bûcheron, le coach de junior

Quand les joueurs du Canadien de Montréal quittent la glace du Forum, le 2 mai 1985, il ne reste plus qu'une seule pièce d'équipement visible sur la surface de jeu : le bâton de Chris Chelios, brisé en deux, bien en vue sur le dessus du filet montréalais.

C'est tout.

Furieux, le jeune défenseur avait eu le réflexe de casser violemment l'objet à la suite du but victorieux de Peter Stastny, des Nordiques de Québec, réussi en prolongation du septième match de la série de deuxième tour entre les deux grands rivaux.

Ce but, l'un des plus importants dans la jeune histoire de la formation de Québec, venait pousser les Nordiques en direction de la demi-finale de la coupe Stanley, face aux Flyers de Philadelphie. Il ne s'agissait pas seulement d'un simple but, ni, dans le cas du Canadien, d'une simple défaite : dans le cadre de cette rivalité qui enflammait Montréal et Québec, voire la province en entier, l'équipe gagnante d'une telle série allait en avoir pour des mois et des mois à bomber le torse, et ses partisans aussi.

À l'inverse, les perdants allaient en avoir pour des mois à vouloir se cacher. C'est sans doute pour ça que Chelios a choisi de briser son bâton quand la lumière rouge de la honte s'est allumée derrière le filet du gardien Steve Penney. Ça ne faisait même pas deux ans que le

défenseur était avec l'équipe mais déjà, il avait compris la dure réalité de tout Montréalais qui se respecte : on ne se remet jamais vraiment d'une défaite en séries contre les Nordiques.

Cette défaite était d'autant plus douloureuse parce que c'est le Canadien qui avait gagné le titre de division cette saison-là. Tous les espoirs étaient permis et le printemps 1985 s'annonçait bleu, blanc et rouge ; il n'aura finalement été que bleu.

Pendant que Stastny et les Nordiques festoyaient en groupe dans un coin de patinoire, les joueurs du Canadien se désolaient de leurs vacances beaucoup trop hâtives. À cette époque, les joueurs, pour la plupart en tout cas, avaient l'habitude de passer leurs étés en ville. Ainsi, une élimination trop rapide et un peu humiliante (comme celle-ci, justement) signifiait assurément un long été à devoir répondre aux questions parfois gênantes des fans croisés au hasard. Personne ne voulait vivre ça. Personne.

Après le but de Stastny, les fans du Forum, un à un, se sont mis à sortir de l'aréna dans un silence presque funèbre. L'été allait être long.

• • •

Mais tout cela semble oublié à peine quelques mois plus tard, entre les murs de l'auguste Club Saint-Denis, rue Sherbrooke, au centre-ville de Montréal.

Le Canadien se prépare à amorcer la saison 1985-1986 et ce soir-là, dans un glorieux mélange de luxe et de bonnes intentions, les dirigeants du Canadien ont le sourire facile.

On peut les comprendre. Au hockey, avant le début de la saison et des grands froids d'hiver, tous les espoirs sont permis. Entre les franches poignées de main et les belles paroles, entre les prédictions d'un avenir plus prometteur et les possibilités des rêves les plus fous, le président du Canadien, Ronald Corey, en profite pour livrer un vibrant message d'espoir aux dirigeants du club.

Il y a de l'espoir, certes, mais derrière chaque poignée de main, chaque tape dans le dos, il y a surtout des *attentes*. C'est comme ça qu'on fait les choses par ici : quand on décide d'embarquer dans le bolide tricolore, ce n'est pas pour finir en dernière place, ni même en milieu de peloton. C'est entendu.

Plus la soirée avance, et plus Jean Perron comprend ce qu'on attend de lui. Ce qu'on attend de cette équipe, qui est maintenant la sienne.

Embauché durant l'été pour succéder à Jacques Lemaire, qui avait choisi de se retirer et de saisir un poste dans la haute direction, Perron n'était pas dupe. Entre deux bouchées d'un plat que l'on devine cher, le nouveau coach a vite compris qu'il n'y a pas de temps à perdre. Que la marge d'erreur est bien mince. C'est la réalité d'un entraîneur du Canadien de Montréal, personne ne va s'en étonner. Et, faut-il le rappeler, la dernière conquête de la coupe Stanley remontait alors à 1979. À l'automne 1985, ça veut dire une disette de six ans. Oui, six ans. À Montréal, on appelle ça une éternité.

Jean Perron se doutait bien que son équipe allait être différente de celle de Jacques Lemaire. Des changements, au hockey, il y en a tous les ans. En plus, l'équipe dont Perron se préparait à hériter avait quelques trous à

combler, et aussi des points d'interrogations çà et là – notamment devant le filet. De quoi rendre un nouvel entraîneur encore plus nerveux.

Mais ça, la direction ne voulait pas en entendre parler.

« On avait tous été reçus avec nos femmes par Ronald Corey au Club Saint-Denis et le message était clair, se souvient Jean Perron. Dans son budget, monsieur Corey avait prévu cinq matchs locaux des séries… Ça voulait dire qu'il fallait participer à au moins deux tours ! Il nous a expliqué en long et en large qu'une présence de l'équipe jusqu'au deuxième tour des séries éliminatoires était d'une importance capitale pour pouvoir ensuite nous donner ce qu'on voulait financièrement. »

Jean Perron, qui n'avait jamais dirigé de sa vie un club de la Ligue nationale de hockey, a vite compris qu'il allait devoir passer du temps au bureau. Beaucoup de temps au bureau. Bien sûr, il était coach depuis de longues années ; mais là, c'était une autre affaire. Ce nouveau défi s'annonçait un peu plus compliqué que les précédents.

Pour le directeur général de l'équipe, Serge Savard, la soirée au Club Saint-Denis, les attentes, les prédictions, tout cela faisait partie des habitudes de la maison : « C'est une soirée qui avait lieu à chaque début de saison. Je ne dirais pas qu'il y avait un message spécial avant le début de cette saison-là, mais tout le monde au sein de l'organisation était optimiste par rapport à l'équipe. On se voyait aller dans la bonne direction, on avait un bon noyau de joueurs. On avait entre les mains un bon mélange de jeunes et de vétérans. »

Trente ans plus tard, Jean Perron se souvient spécifiquement d'un bout du discours du président de l'équipe. Un bout qu'il n'a pas oublié et qu'il n'oubliera probablement jamais : « Monsieur Corey avait suggéré à nos femmes de bien nous regarder, parce qu'elles n'allaient plus nous voir très souvent d'ici à la fin de la saison. Ça donnait le ton. La barre était haute. »

• • •

En sortant du Club Saint-Denis ce soir-là, Jean Perron est un peu nerveux. Deux tours des séries ? C'est pour le moins téméraire comme objectif. L'amère défaite en séries face aux Nordiques de Québec, survenue à peine quelques mois auparavant, lui revient subitement en tête, comme un très mauvais souvenir.

« Penses-tu vraiment que je croyais en nos chances ? J'étais entraîneur adjoint sous Jacques Lemaire la saison précédente, et j'avais pu constater combien on s'était fait planter par les Nordiques lors des séries éliminatoires. On n'était tout simplement pas de calibre pour les battre. En toute honnêteté, je pensais avoir été engagé pour développer nos jeunes joueurs, et puis, j'apprends que j'ai deux tours de séries à gagner… »

Si Perron est nerveux et se met à douter en privé, en public, c'est une autre affaire.

À peine arrivé en poste, il choisit de projeter l'image du coach confiant au possible, qui est bien en contrôle et qui s'apprête à transformer l'équipe en un claquement magique des doigts. Au moment de son embauche, et devant les membres des médias en plus, n'avait-il pas lui-même parlé de coupe Stanley ?

« J'avais en effet dit tout haut que mon but était de gagner la coupe. Après la conférence de presse, Ronald Corey m'a sorti par le bras en me déclarant : "Jean ! Tu peux penser que tu vas gagner la coupe, mais ne va pas dire ça devant tout le monde ! Tu vas avoir assez de pression de même ! " »

Mais ça, c'était du Jean Perron tout craché : le menton en l'air, toujours prêt à dire ce qu'il pense. Un filtre ? Pour quoi faire ?

Il faut bien préciser que Perron était parti de très loin avant d'obtenir le poste d'entraîneur du Canadien, le 29 juillet 1985. Né en 1946 à Saint-Isidore-de-Clifton, titulaire d'un diplôme en éducation physique de l'Université de Sherbrooke et d'une maîtrise de l'Université Michigan State, il avait été entraîneur du club de hockey de l'Université de Moncton, les Aigles Bleus, pendant près de dix ans, avant de se joindre au programme de hockey olympique du Canada. À titre d'adjoint à l'entraîneur Dave King, il avait pris part aux Jeux olympiques d'hiver de Sarajevo, en 1984, où la formation canadienne de hockey avait pu récolter une quatrième place.

Jean Perron était bel et bien ce qu'on appelle dans le milieu un « homme de hockey ». Aucun doute, c'était sa passion, sa vie. Mais rien, absolument rien, ne permettait de croire que Jean Perron allait un jour se retrouver à la tête du club de hockey le plus prestigieux au monde.

Rien non plus ne pouvait le préparer à ce qu'il allait vivre cette saison-là. Dans le monde du hockey, on dit souvent qu'un entraîneur de la LNH vieillit beaucoup plus vite que le reste de la population. C'est une vieille blague qui n'est pas si drôle, finalement, parce qu'elle est

criante de vérité. Au cours de l'hiver, Perron dira aux journalistes, à propos de la pression médiatique et des réflecteurs qui sont toujours braqués sur lui, que c'est « mille fois pire que je pensais ».

« Mon père voulait que je devienne bûcheron comme lui, explique Perron. Il travaillait dans le nord de l'Ontario, il était toujours seul, et il aurait aimé que j'aille bûcher avec lui. C'est là que ma mère a dit : jamais ! Mon père était devenu alcoolique… Ma mère, elle voulait que je m'inscrive à l'université, même si elle n'avait pas une cenne. Alors j'ai accumulé des dettes et encore des dettes et j'ai fini par aller à l'Université de Sherbrooke. Avant ça, j'avais eu mon premier poste d'entraîneur au collège de Matane, en 1969, dans la Ligue junior B du Bas-Saint-Laurent. J'avais 23 ans, j'avais l'air aussi jeune que les joueurs ! »

• • •

Jean Perron ne sait pas trop dans quoi il s'embarque au moment d'enfiler le blouson officiel du CH, en juillet 1985. Il ne le sait probablement pas non plus lorsque s'ouvre le camp d'entraînement du Canadien, au Forum de Montréal, le 17 septembre 1985.

Dans la Ligue nationale de hockey, un camp d'entraînement sert avant tout à évaluer les plus jeunes, mais Jean Perron se sait observé lui aussi. Il y aura des comparaisons avec Jacques Lemaire, c'est inévitable. Les fans vont en faire, les journalistes vont en faire, et ses joueurs aussi vont en faire. Assez rapidement, le nouvel entraîneur se rend compte que ce métier-là ne permet aucun

répit. On est bien loin de la Ligue junior B du Bas-Saint-Laurent…

En se pointant au Forum pour cette première journée du camp en septembre, Jean Perron pense à tout ça. Lui, le fils de bûcheron de Saint-Isidore-de-Clifton, doit soudainement dire quoi faire à Bob Gainey et à Larry Robinson, deux vétérans respectés qui ont à eux deux remporté un total de 11 coupes Stanley. Il doit diriger des recrues qui ne connaissent rien aux réalités de la LNH, et il doit aussi mettre des gants blancs avec certains vétérans, ménager des susceptibilités. Il devra aussi, tôt ou tard, assembler une équipe compétitive et la faire gagner match après match, en particulier dans une division Adams où les Nordiques ont « planté » son club il y a quelques mois à peine, comme il le disait lui-même.

On appelle ça avoir du pain sur la planche.

« Il fallait que je travaille fort pour établir ma crédibilité, je le sentais. J'étais content d'avoir des gars comme Serge Savard et Jacques Lemaire autour de moi pour me dire comment réagir. Il y avait dans mon entourage immédiat tous ces gars-là, ces dirigeants, qui avaient tous gagné des coupes Stanley par le passé. Ils avaient vu neiger. C'est sûr que la première fois, en arrivant au camp d'entraînement, j'étais nerveux. Les joueurs devaient le sentir, j'avais 39 ans et je sortais à peine du programme olympique. »

Les « gars », comme Jean Perron les appelle encore aujourd'hui, n'ont pas mis de temps à douter du nouveau coach. Certains l'ont rapidement qualifié, dans l'anonymat des corridors du Forum, de « coach de junior », une insulte de haut niveau dans la LNH, qui évoque un

entraîneur aux aptitudes déficientes, qui n'est pas prêt pour la grande ligue.

Perron, lui, tentait seulement de garder la tête hors de l'eau. Aussi, il aimait bien savoir ce qu'on pouvait bien dire de lui. « Chaque matin, j'insistais pour avoir *La Presse*, le *Journal de Montréal* et *The Gazette* sur mon bureau. Je voulais voir si mes propos étaient bien rapportés dans tous les journaux de la ville. »

En tout, 41 joueurs se présentent au camp d'entraînement du Canadien en septembre 1985. Ça inclut le gardien Steve Penney, le titulaire et le héros des séries de 1984, pour qui Perron cherche un adjoint de haut calibre, un *challenger*, selon ses propres mots.

C'est là qu'un blanc-bec de 165 livres en profite pour se faire remarquer…

Premier match des séries de la saison 1985-1986, au Forum de Montréal. Le Canadien vient de terminer une première période assez intense et physiquement éprouvante, devant 16 409 partisans nerveux. Il a tout donné contre ces Bruins de Boston tant détestés. Dans le vestiaire, le capitaine Bob Gainey est dans tous ses états et le coach Jean Perron aussi. L'heure est grave : plus personne dans l'équipe ne respecte la stratégie prévue.

Pour la plupart des équipes, c'est sans doute à ce moment que le navire aurait commencé à couler. Personne n'aurait été surpris : après tout, le Canadien de 1985-1986, c'était un coach recrue, un ménage à trois compliqué entre les gardiens, des blessures importantes subies par des vétérans, des joueurs qui aimaient faire la fête et quatorze recrues qui avaient disputé au moins un match. Pourtant, le temps de quelques minutes explosives dans le vestiaire du Forum, un petit miracle se produit. Moins de deux mois plus tard, ils vont tous se retrouver dans un autre vestiaire, à Calgary, à boire du champagne et de la bière à même la coupe Stanley…

Le Canadien de 1985-1986, c'était plusieurs personnages que l'on reconnaît à leur seul prénom : Patrick, Larry, Claude ou Stéphane. C'est aussi une équipe qui a récolté 87 points au cours de cette saison ; depuis l'expansion de 1967, aucune équipe n'avait jamais pu remporter la coupe Stanley avec un aussi petit total de points.

L'équipe qui ne devait pas gagner, c'est l'histoire incroyable du club champion le plus surprenant de l'histoire récente de la Ligue nationale de hockey !

© PHOTO : JULIA MAROIS

Diplômé en histoire de l'art à l'UQAM, RICHARD LABBÉ a entrepris sa carrière de journaliste dans les pages de la section « Arts » de *La Presse,* en 1995. En 1999, il choisit de faire le saut à la section « Sports » de *La Presse.* Il y a notamment couvert la Coupe du monde de hockey, des finales de la coupe Stanley et des Super Bowls, tout en demeurant affecté à la couverture du Canadien de Montréal. Au fil des ans, il devient aussi un collaborateur fréquent à la télévision (*110 %, L'Attaque à cinq*), ainsi que sur les ondes de plusieurs stations radiophoniques au Québec. En mars 2011, il publie un premier livre, *Masques* (Art Global), qui combine ses passions pour les arts et le sport.

ISBN 978-2-7619-4716-9

Groupe Livre Québecor Média

MAQUETTE DE LA COUVERTURE : FRANÇOIS DAXHELET PHOTO : DAVID E. KLUTHO/SPORTS ILLUSTRATED/GETTY IMAGES